

INTERVIEW Le philosophe Robert Redeker

« Très loin de Coubertin »

Amoureux du Tour de France et du sport en général, le philosophe Robert Redeker a beaucoup écrit sur le sujet. Son regard est souvent d'une rare justesse, même si elle peut déranger.

Pourquoi, selon vous, n'est-il plus possible de se projeter sur les champions ?

D'une façon générale, les sportifs ne sont plus des êtres humains ordinaires. Ils ne le sont plus tout à fait biologiquement du fait de la préparation médicale (le dopage légal). Du fait aussi de la préparation physique qui leur donne une allure que leur corps n'a pas (Nadal, Lomu...). Du fait enfin de la transformation de l'esprit en un mental (de gagnant) entièrement ordonné à la performance, ce qui revient à transformer l'esprit en un muscle. Le rugby est le sport qui l'exemplifie : jadis il était un sport universel auquel chacun pouvait jouer. Aujourd'hui, une équipe est composée de quinze Terminators. Avec cette uniformisation des corps, le rugby est mort.

Pourquoi le sportif a-t-il perdu de son humanité ?

Parce qu'il est devenu une sorte de mutant, fabriqué (souvent depuis l'enfance) pour le spectacle sportif. Les sportifs de haut niveau constituent, en même temps qu'une hyper classe sociale (dans le football, le tennis, le golf etc.) quasiment une nouvelle race se détachant de la race humaine telle que nous la connaissons. Pour cette raison, le sport peut être considéré comme un nouvel eugénisme.

On décrit parfois le sport com-

me une nouvelle religion...

Non, c'est plutôt une parodie de religion. Toute religion rassemble autour d'un sacré en diffusant un profond message anthropologique et métaphysique. Le sport, lui, diffuse le message de la loi du plus fort, du plus riche, de la lutte de chacun contre chacun, de la poursuite de la vaine gloire, voire de l'argent.



Robert Redeker. PHOTO AFP

Comment percevez-vous les Jeux olympiques ?

Comme une cérémonie kitsch à la gloire des marques, de la concurrence généralisée. Mais aussi comme un événement qui usurpe la place des autres secteurs de la culture. Auparavant on ne parlait que du Tour de France, le mois d'avant que de l'Euro. Les JO atteignent le comble de cette overdose. Pourquoi ne pas autant parler des poètes, savants, architectes, de ceux qui font civilisation, dont le futur se souviendra ?

A partir de quand, et comment, le sport a-t-il évolué ?

A partir de la révolution « rea-

gano-thatchérienne ». Il est devenu, pour suivre la métaphore religieuse, le catéchisme diffusé planétairement en flux continu de la mondialisation ultralibérale dont il se charge d'inculquer les valeurs : concurrence, compétition, évaluation. Il imprime dans les âmes l'idée que chacun doit être le plus performant possible à chaque instant. Dans cette perspective le sport est le pouvoir spirituel du monde moderne.

Comment aimez-vous le sport ?

Sous la forme du jeu. Mais je crois que devenu trop important le sport est désormais l'antijeu. Le jeu c'est en effet la gratuité, le sans-enjeu. Tout l'opposé du sport spectacle.

Le sport, « lutte pacifique entre les nations », est-ce un mythe ?

Historiquement le sport a participé aux régimes totalitaires et sanguinaires, a pactisé avec eux. Le mouvement olympique a considéré les JO de Berlin comme un accomplissement. Il ne s'agissait pas de lutte pacifique, mais d'exciter les passions guerrières. Le sport ne s'est opposé ni au nazisme, ni au fascisme, ni au communisme. Pendant la guerre froide, il s'agissait d'exciter l'anticommunisme pour les uns, l'anticapitalisme pour les autres. Aujourd'hui la question se pose différemment. Le sport est à la fois un des acteurs et le reflet de la lutte économique impitoyable entre les nations. Il est intégré à cette lutte. Or quand on considère les dégâts de cette lutte (dont le quasi esclavage dans des usines où l'on fabrique les objets de grande consommation planétaire, parfois ceux que le sport promet comme des chaussures ou des vête-

ments) on ne peut pas dire qu'elle soit pacifique.

Les Jeux à Londres, c'est mieux ou pire qu'à Pékin, Paris ou Johannesburg peut-être un jour ?

C'est la même chose. La dimension d'intégration à la lutte économique s'est décomplexée à l'occasion des jeux de Pékin. Il n'y a aucune raison qu'elle recule. On est très très loin des idées de Coubertin même si le CIO essaye (mais il est dans son rôle de bureaucratie) de faire croire le contraire.

Quelle est la place du sport dans la société ? Quelle devrait être sa place ?

Le sport est aujourd'hui la matrice des idées et comportements dominants. Il est le moule dans lequel chacun doit se couler. Il n'est pas marginal, il est central. Bref, il occupe beaucoup trop de place, il usurpe la place de beaucoup d'autres choses, donc il appauvrit l'expérience humaine. Idéalement, il devrait se contenter d'une place secondaire parmi les autres activités humaines. Mais sport est un mot qui, alors, aurait une autre définition, il serait le jeu.

Le sport est-il un simple reflet de la société ou plus que cela ?

S'il était un reflet, il serait en quelque sorte extérieur à cette société. Or il est central à la société dont il est comme le moteur idéologique. Il en est l'univers symbolique. Le sport est la matrice de la société, non son reflet. ■

RECUEILLI PAR SERGE BASTIDE

► A lire : « L'Emprise sportive », éditions François Bourin (2012).